

Jacques VANDROUX

Jeanne

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-9045-1

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Couverture :

Conception graphique : © Matthieu Biasotto

Crédit photos :

© iStockphoto.com - Zeferli 924589688

© iStockphoto.com - ManuelVelasco 157308414

© iStockphoto.com - zabelin 947295886

AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur. Pour sa fiction, l'auteur a pris quelques libertés, tout en restant le plus proche possible de l'Histoire.

PROLOGUE

La tempête avait redoublé de puissance. Les vents tourbillonnaient aléatoirement, frappant avec une violence inouïe les flancs désolés des hautes montagnes inhospitalières. Le ciel, d'un gris métallique intense, avait avalé les couleurs des sommets environnants.

L'homme et la femme qui évoluaient sur les blocs de schiste ne quittaient pas les nuages des yeux. Le soudain craquement du tonnerre les poussa à accélérer encore leur rythme. Ils couraient presque, sautant d'un rocher à l'autre, en déséquilibre permanent. D'un cri happé par la fureur de la tourmente, la femme indiqua à son compagnon une grotte qui pourrait sans doute les abriter. D'un commun accord, ils grimpèrent vers le refuge précaire. Le ciel s'était teinté d'une fantastique teinte orangée. L'orage les avait rattrapés.

Alors qu'ils atteignaient le seuil de la cavité, un vacarme assourdissant les figea sur place. Dans un réflexe, ils levèrent la tête vers le sommet de la montagne. Une boule d'énergie d'un blanc aveuglant

fondait sur eux. Dans un geste de protection dérisoire, ils se prirent par la main.

Foudroyés, ils se désintégrèrent instantanément.

1. DANIEL – 14 MAI

Quel mal de crâne ! À croire que j'ai vidé à moi tout seul le bar du mess hier soir. J'ai besoin de longues secondes pour retrouver mes esprits. Je palpe mon lit, à la recherche de mes couvertures, mais mes mains ne devinent que de l'herbe et ce qui pourrait passer pour de la mousse. Je dois en tenir une bonne, ce qui ne m'était plus arrivé depuis des années. Qu'est-ce que je fous sur le sol ? Dans un effort violent, je me force à ouvrir les yeux. La lumière qui m'agresse met mon cerveau en ébullition. Ce ne sont pas les effets d'un abus de rhum ou de whisky !

J'essaie de me tourner sur le côté. La douleur manque de me faire hurler. Inutile de s'affoler, j'ai soigné assez de blessés dans ma carrière pour savoir qu'un excès de stress ne peut qu'aggraver la situation. Je reviens à ma position initiale et décide de respirer profondément. Si les premières inspirations brûlent mes poumons, je reprends assez rapidement le contrôle de mon esprit. Je bouge légèrement mes membres. Mon premier diagnostic est rassurant. Rien ne semble brisé. Je soulève lentement les paupières,

ne laissant pénétrer qu'un rai de lumière. Une symphonie de verts accueille mon regard. Le soleil tente de percer la brume matinale. Des oiseaux jouent dans les arbres, mouvant les branches les plus souples dans une ondulation harmonieuse. Dans quel trip suis-je plongé ? Je referme les yeux et profite durant quelques minutes de cette ambiance reposante. La douleur a reflué, c'est bon signe.

J'attends encore avant de me lever et d'essayer de comprendre ce que je fais là. Je suis un être cartésien pour qui tout problème possède une solution et tout mystère une explication.

Première étape. Qu'est-ce que j'ai fait hier soir ? Ma migraine n'est pas prête à abandonner ma boîte crânienne sans résister, mais je suis tenace. Des scènes, d'abord floues, dévoilent leurs contours : un groupe d'hommes... enfin, pas uniquement, puisqu'une femme les accompagne. Ils marchent dans la montagne, cheminant sur ses flancs escarpés pour éviter les sentiers les plus fréquentés. Les images gagnent en précision. Les personnages portent des armes et avancent sans prononcer un mot. Ils sont concentrés, semblent bien se connaître.

Parmi eux, un gaillard, mince et grand. C'est moi ! Je ne cherche pas à comprendre et je continue à me remémorer leur parcours. Nous sommes huit à

progresser ainsi. Le ciel est dégagé et les commandos sont dans leur élément.

J'accorde quelques secondes de repos à mon cerveau.

D'un coup, les souvenirs affluent, implacables. Je suis le commandant Daniel Kœnig et je suis médecin militaire. J'accompagnais ces six hommes et cette femme pour une opération de récupération de quatre humanitaires enlevés par des talibans dans le massif de l'Hindou Kouch en Afghanistan. Nous savions de source sûre qu'il y avait deux blessés, et j'avais insisté pour me joindre à eux.

Tous les détails me reviennent à l'esprit.

Nous avons quitté la base la veille au soir et avons marché une partie de la nuit. À l'aube, nous avons bivouaqué à l'abri des regards. Puis nous avons repris notre chemin en fin de journée. L'intervention avait été minutieusement préparée et pas un de nos supplétifs afghans n'avait été mis dans le secret : le meilleur moyen pour éviter les fuites. Nous n'étions plus qu'à deux heures de l'objectif quand le temps a brusquement changé. Nous avons pourtant consulté la météo, et aucun phénomène orageux n'était prévu pour les jours à venir. Pas question de renoncer ! Une telle occasion ne se présenterait pas deux fois. Une heure plus tard, une tempête incroyable s'est levée, comme si un ouragan était venu frapper cette

région de l'Himalaya. Une avalanche de pierres nous a surpris. Je me suis retrouvé isolé avec le sergent Juliette Milovski, sous-officier des forces spéciales de l'armée française.

Ayant passé ma jeunesse dans les Alpes, je pensais bien connaître la montagne et ses dangers. Pour la première fois, elle m'a terrifié ! Milovski, commando de vingt-six ans, devait avoir aussi peur que moi, mais elle est restée maître de la situation. Elle nous a ramenés vers les grottes dans lesquelles nous avions dormi le jour même. Nous y étions presque quand la foudre nous a frappés. Hallucinant ! Une sorte de concentré de pure énergie, qui sentait la chaleur et l'ozone, se nourrissant de l'oxygène de l'atmosphère. Comme dans un cauchemar, j'ai vu cette boule fondre sur nous. J'ai agrippé la main de Juliette Milovski, dans une tentative désespérée et stupide, me disant que seule une présence humaine pouvait être supérieure à cette force apparue du fin fond de l'univers. Sensation d'exploser, impression que toutes les particules de mon corps se dissocient... bref, je suis mort !

2. DANIEL – 14 MAI

Je prends conscience de mon environnement. Je suis forcément physiologiquement mort. Je n'ai pas pu passer en quelques heures des montagnes afghanes à une forêt digne des plus belles campagnes françaises. Et si par hasard je ne suis pas mort, je suis complètement paumé...

Mon corps ayant repris un peu de souplesse, je m'assieds dans l'herbe épaisse et en profite pour m'examiner plus avant. Aucun membre brisé, pas de trace de brûlure sur l'abdomen ou la poitrine. C'est médicalement impossible !

Deux solutions : soit mon aventure en Afghanistan n'est que le fruit d'un cauchemar, soit je suis en plein cauchemar. Dans les deux cas, je finirai bien par comprendre ce qui m'arrive. Je me lève sans trop de difficultés et fais quelques pas dans la clairière. Non loin de la lisière du bois, je remarque une forme allongée sur le sol. Je la rejoins aussi vite que mes contusions me le permettent. Je reconnais tout de suite le carré auburn qui entoure le visage de cette femme : le sergent Juliette Milovski. Les battements de mon cœur s'accélèrent. Je ne suis donc

pas seul ! Nous pourrions confronter nos versions des faits... si elle est vivante. Inquiet, je m'agenouille et la retourne délicatement sur le dos. Elle est toujours armée. Gilet pare-balles, poignard fixé sur le gilet, fusil d'assaut en bandoulière et pistolet attaché à la cuisse. Son casque de combat Spectra a roulé à ses côtés. Je lui retire son attirail guerrier, ouvre sa veste matelassée et pose les doigts sur sa carotide. Le pouls bat régulièrement. Elle aussi a survécu ! Survécu à quoi ? Je n'en ai aucune idée, mais nous sommes ensemble. Cette idée me réconforte, et pour la première fois, je regarde ce commando d'élite autrement que comme une machine à tuer de sexe féminin. Par principe, je me force à ne lier aucune relation personnelle avec les soldats que j'accompagne. Mon rôle est de les soigner et, au cours de mes vingt ans de carrière, plusieurs sont morts dans mes bras en opération. Le décès d'un membre des forces spéciales n'apparaît jamais dans les journaux : leur sacrifice est inconnu de la nation. J'abandonne mon armure de médecin et j'observe le sergent Milovski. Elle n'a plus ce visage dur, mais redevient une jeune femme dont le souffle léger fait danser la mèche de cheveux qui barre son front. Certes, l'uniforme couleur sable et le fusil ne font pas partie de la panoplie de la Belle au bois dormant, mais je profite quelques minutes de la quiétude des